

Le francophile Daniel Chavarría doit aux Misérables son « *opposition à la société bourgeoise* »

Par Michel Porcheron

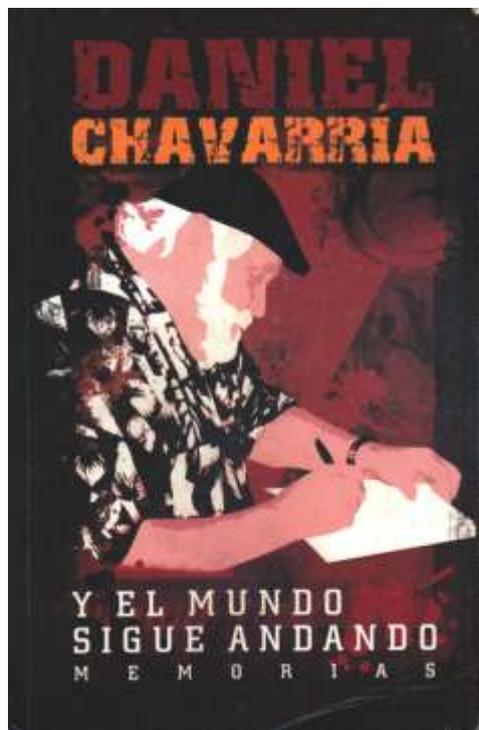
Temps de lecture : beau fixe.

L'autobus 158, qui menait chaque jour le petit Daniel Chavarría à la Escuela Primaria Italia de Montevideo, n'est pas étranger à la francophilie, que, ipso facto, un matin d'hiver le tout jeune uruguayen contracta.

Avant de quitter la maison familiale, Daniel avait été comme choqué voyant le grand-père maternel Juan Barnèche (« *mi abuelo suplente* ») versant de grosses larmes sur son assiette de semoule au lait. Il avait aussi remarqué les yeux gonflés de sa mère et un inhabituel visage de tristesse.

[Notre texte est constitué d'extraits du livre de Daniel Chavarría – écrit et publié alors qu'il avait 75 ans - « *Y el Mundo sigue andando. Memorias* », Ed. Letras Cubanas, 2008, 589 pages, non traduit en français. Notre traduction se veut la plus fidèle possible. « Chavarría est écrit sans l'accent espagnol sur la lettre « i ». Mais il faut lire partout Chavarría, accent tonique sur le "i"]

Sur le chemin de l'arrêt 158, à six pâtés de maison, le petit Daniel demanda à sa mère pourquoi pleurait le grand-père Barnèche. A ce moment là, elle même sécha une larme.



Elle lui expliqua: ce jour même, les troupes allemandes avaient envahi Paris, [14 juin 1940,nda] la capitale

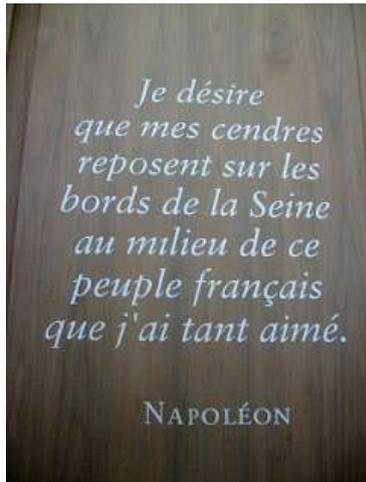


de la France, où étaient nés les parents du grand-père Barnèche. Et elle se mit à lui décrire une ville splendide, traversée par un fleuve, embellie par des

monuments, édifices et places où s'étaient déroulés des faits mémorables de l'histoire du monde et qui avait été le berceau et le lieu de séjour de savants, d'artistes et de grands bienfaiteurs de l'humanité.

Daniel « rumina » tout cela pendant les 20 minutes du trajet du bus 158 jusqu'à La Escuela Italia.

Inutile de dire que sa mère était une francophile passionnée, et elle-même, comme le grand-père Barnèche, se sentait profondément blessée par l'invasion des nazis.



Pour sa part, peut être associait –elle son sang corse aux faits glorieux napoléoniens et la grandeur de la France. Daniel déduisit cela d'une grande médaille de la famille sur laquelle il avait lu, de Napoléon : « *Je désire que mes cendres reposent sur les bords de la Seine, au milieu de ce peuple français que j'ai tant aimé* ».

« *Tout cela, ipso facto, me convertit en un enfant francophile et depuis lors je ne cessais pas d'assaillir de questions, ma mère et le grand-père Barnèche, afin qu'ils fassent mon instruction sur Paris et les Français* ».

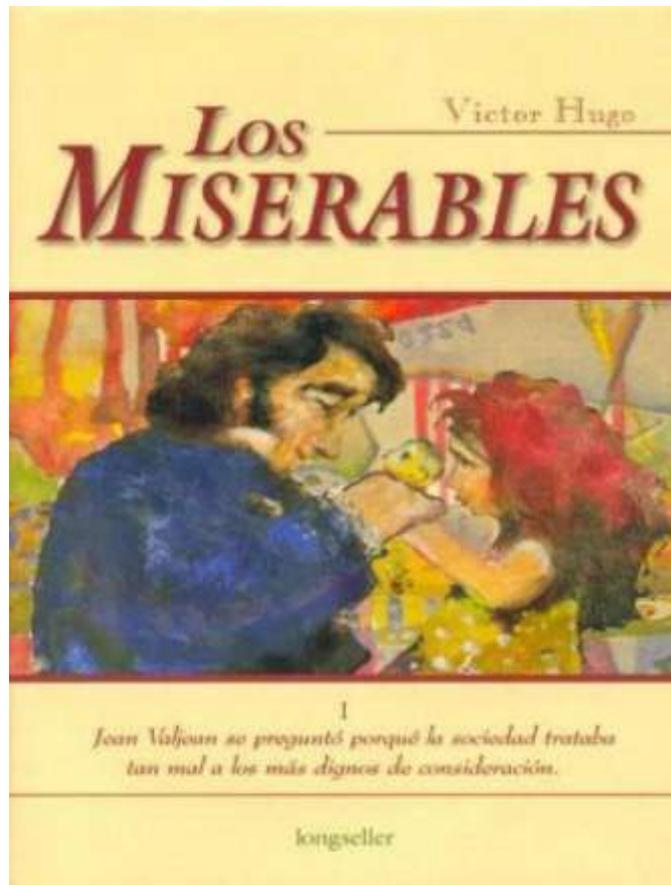
Le hasard fit que le premier vrai livre que lut et dévora Daniel ne fut pas un ouvrage de francophile, mais *Las Aventuras de Huckleberry Fynn*. Depuis ce jour là et jusqu'à aujourd'hui, les livres allaient occuper une partie importante dans les loisirs (ocios) de Daniel Chavarria. Après Huck, ce fut bien sûr *Tom Sawyer*, puis *El Avaro*, de Molière, *Los hijos del capitán Grant*, *Miguel Strogoff*, *Veinte mil leguas del viaje submarino*, et *Los Tres mosqueteros* qui allaient fortifier sa francophilie d'alors, il avait neuf ans. L'année suivante, son livre de chevet fut *El Conde de Montecristo*.

Jusqu'à ses 12 ans, Daniel tentait d'économiser entre 60 et 70 centimes pour acheter chaque livre qu'il voulait lire, la plupart édités par Sopena, un éditeur populaire.



En 1945, il avait 12 ans, à la fin de la Seconde guerre mondiale, sa francophilie (mot qu'il utilise à de bien nombreuses reprises) le conduisit à fêter la chute de Berlin, non avec le drapeau rouge des communistes, ni avec le V de la Victoire de Churchill, mais en brandissant un portrait de De Gaulle et le drapeau tricolore de « la France Eternelle » (en français dans le texte) dans un grand défilé populaire organisé le long de la Avenida 18 de Julio de Montevideo.

Cette même année, le petit Daniel lut *Los Miserables*. « *Je dois reconnaître que c'est la graine populiste dans ce roman, qui, quelques années plus tard, fit de moi un militant du Parti Communiste uruguayen* » [à partir de 1958].



**Jean Valjean se preguntó porque la sociedad
trataba tan mal a los más dignos de consideración**

« *A partir de l'instant où je saisis dans les Misérables la dénonciation de l'immense injustice commise par les tribunaux contre Jean Valjean, je me suis dit que la France du XIX e siècle était une société perverse. Je m'enhardis à voir dans ce prolétaire quelqu'un qui allait payer de 19 ans de prison le fait d'avoir voulu tenter de voler du pain pour nourrir les enfants de sa sœur* ».

Chez le petit Daniel, la lecture de Dickens, Zola, Dostoïevski et autres contribua à faire de lui un populiste (populista) aveugle, avec une sympathie bien définie pour le prolétariat et l'intuition que les grandes fortunes du monde étaient filles de l'abus et de l'injustice.

« *Mais, je suis resté toujours francophile* ». Il s'est en effet enflammé pour les épopées révolutionnaires de 1879, de 1830, de 1848, de la Commune de Paris, de la guerre franco-prussienne, qu'il connut à travers les lectures de Hugo, Balzac, Stendhal, Anatole France, Maupassant, ainsi qu'à travers ses fréquentes lectures sur l'histoire du continent européen.

Mais les lectures seules ne firent pas la francophilie du petit Daniel. Pour Daniel Chavarria, durant la Seconde Guerre mondiale, la France fut en Uruguay le pays le plus aimé et admiré, contrairement à l'Angleterre, la Hollande, les Etats Unis qui d'une manière ou d'une autre, avaient « *agressé, envahi ou exploité* » son pays. Les Français, souligne –t-il, n'entreprirent jamais la moindre action contre l'Uruguay.



Chavarria va encore plus loin, loin de l'Histoire. « *Par surcroît, à Paris, en 1924, au Stade de Colombes, les Français se mirent à soutenir et à acclamer l'équipe de football d'Uruguay, alors inconnue, qui remporta sa première olympiade footballistique, l'équivalent alors de la Coupe du monde* ».

[en finale du Tournoi de football aux JO d'Eté (officialisé depuis 1900) l'Uruguay battit la Suisse 3-0, devant 41.000 spectateurs au Stade Olympique de Colombes. En 1/4 de finale l'Uruguay avait éliminé la France (5-1). C'était la première fois qu'une nation d'Amérique du Sud participait à ces JO d'Eté.]



« *Un autre mérite des Français fut la diffusion mondiale du tango et la consécration de Carlos Gardel, à Paris* », lequel naquit à Toulouse, ce que les Uruguayens ne contestaient pas. Ce fut de la part de l'Uruguayen un autre point en faveur de la France.

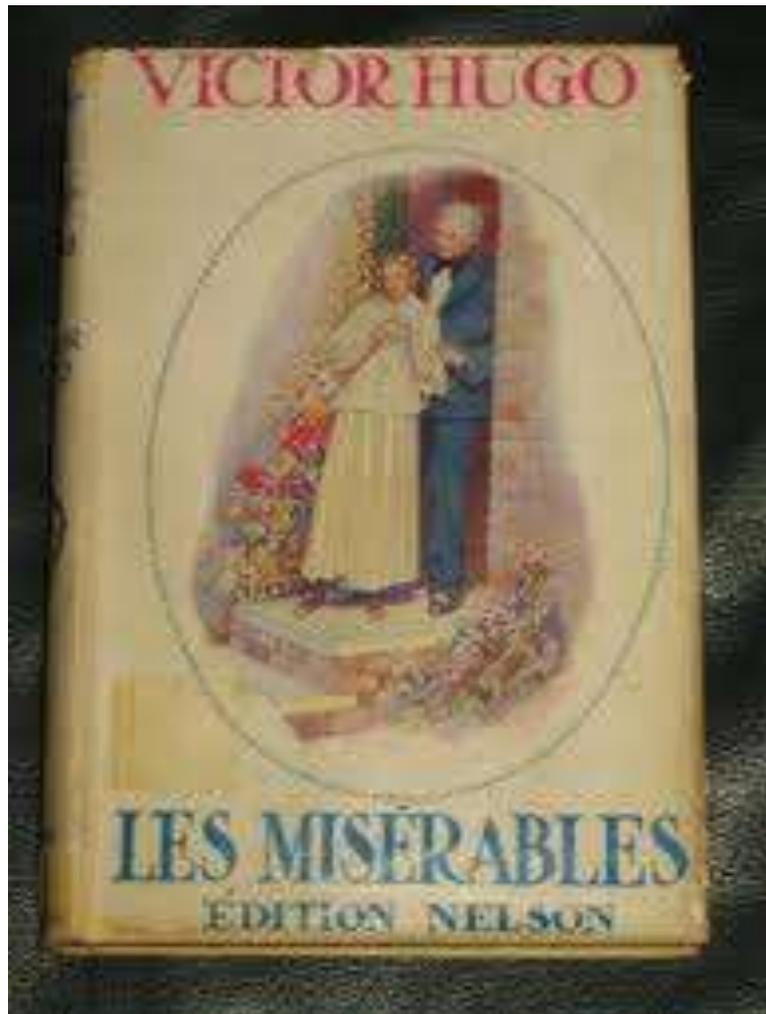
La première année de collège, au « Damaso Larranaga », Daniel se mit à apprendre le français par lui-même (por mi cuenta), mais avec une telle passion qu'il parvint à mémoriser le vocabulaire complet des textes de Monsieur (en français dans le texte) Bouyat, prévus pour tout le cycle du secondaire. Il apprenait et retenait une vingtaine de mots par jour, il maîtrisa les verbes irréguliers et était en mesure de traduire n'importe quelle leçon des 4 tomes du cours de français.

C'est alors, en deuxième année de secondaire, qu'il eut « *le plaisir infini* » de lire Les Misérables en français, livre qu'il e procura dans la bibliothèque de prêt de l'Alliance française de Montevideo.

Un autre de ses faits d'armes de francophile fut cette même année là, la conjugaison sans la moindre erreur et à haute voix, dans la classe de Madame (en français dans le texte) Capra du verbe « bavarder » à l'imparfait de l'indicatif. Avec le soin de différencier parfaitement « la « be » labial de la « uve »...[le « b » du « v ») et de traduire bavarder par « parlotear », un terme littéraire étranger à la majorité des jeunes de son âge. Ce jour là il mit Madame Capra dans sa poche.

La francophilie de Daniel franchit un nouveau pas en 1946 (il avait 13 ans) quand ses parents louèrent à un jeune français, originaire de Dijon, Jacques Lutrat, la meilleure chambre de leur nouvel appartement au 4 e étage d'un immeuble de la Calle Florida. Grâce à Lutrat qui gérait une société française, exportatrice de laine, il fit la

connaissance d'autres jeunes français. Il fit alors d'énormes progrès dans le français parlé, et découvrit de nombreux termes de l'argot parisien.



Résultat de tout cela : à 14 ans, il baragouinait (chapurreaba) pas mal le français, bien entendu avec une prononciation défectueuse mais compréhensible, et avec suffisamment de vocabulaire pour avoir accès au meilleur de la littérature française des XIX et XX e siècles.

« Avec les années, de nombreux séjours en France, et un cours exhaustif de phonétique, je suis parvenu à une respectable maîtrise orale qui me permet quelques années plus tard d'exercer, durant un certain temps, un travail de traducteur simultané lors de réunions internationales ».

Extrait de la page 43

doce años, a festejar la caída de Berlín no con la bandera roja de los comunistas, ni con la V de la victoria de Churchill: para el gran desfile popular a lo largo de nuestra Avenida 18 de Julio, yo enarbolé un retrato de De Gaulle y la tricolor de la *France éternelle*. Pero ese mismo año leí también *Los miserables* y debo reconocer en esa novela la simiente populista que unos años después me convertiría en un militante del Partido Comunista uruguayo. Desde que capté su denuncia sobre la inmensa injusticia cometida por los tribunales contra Jean Valjean, me dije que la Francia del XIX era una sociedad perversa. Me enardecía que aquel proletario pagara con diecinueve años de cárcel e innumerables humillaciones, el intento de robarse unos panes para alimentar a los niños de su hermana. Dickens, Zola, Dostoievski y otros, contribuyeron después a convertirme en un populista ciego, con una definida simpatía por el proletariado y la intuición de que las grandes fortunas del mundo eran hijas del abuso y la injusticia. Pero seguí siendo francófilo. Me enardecí la épica revolucionaria de 1789, de 1830, de 1848, de la Comuna de París, de la Guerra Franco-Prusiana, que conocí en las obras de Hugo, Balzac, Stendhal, Anatole France, Maupassant, y en mis frecuentes lecturas sobre la historia del continente europeo. En el 1942, cumplidos ya mis ocho

Début 1954, poursuivant un périple en Europe, il fit un court séjour à Nancy, venant de Fribourg (Allemagne) et avant de gagner Paris « *mi adorada Paris* »...qui lui réserva très vite trois déceptions : il n'apprécia pas le cimetière du Père Lachaise, le lieu de la tombe de Napoléon loin « des rives de la Seine » et plus grave, le comportement des Parisiens quand il s'adressait à eux dans les rues de la capitale. « *Je ne savais pas à quoi attribuer la xénophobie généralisée française d'alors* ».

Durant les trois premiers mois d'un séjour à Paris qui dura une année et une semaine, Chavarria visita les musées, les palais, les églises et vestiges, « *tous ceux qui valaient la peine* ».

Parfois, grâce à un nouveau cours de phonétique que lui donna une amie française, Yvonne, chez qui il vécut, près de la Gare du Nord (en français dans le texte), grâce à l'argot qu'il apprit dans les rues de Belleville, « *je réussissais à passer pour un natif du pays* »

Mais Yvonne, alors âgée de 35 ans, ne fut pas qu'une maîtresse de phonétique. Elle fut sa maîtresse tout court. Mais plus encore : Chavarria doit à Yvonne, d'origine « *ouvrière, généreuse, solidaire, avec un sens exacerbé de la justice* », sa « *politisation définitive* »

« *Sur mon populisme congénital, dans mon terreau bien bonifié par Victor Hugo, Yvonne me sema la graine du marxisme* ».

[*populisme, selon notre dictionnaire usuel* : Importance donnée aux couches populaires de la société (en art, en politique, etc.). → **Ouvriérisme, prolétarisme.**

Sur le débat actuel en France sur le mot « populisme », on peut consulter : http://www.lemonde.fr/idees/article/2012/02/17/populisme-le-mot-qui-fache_1644984_3232.html?xtmc=pourquery&xtcr=7

Il se trouva un petit boulot, de quatre heures tous les matins : aller sonner chez les gens afin de récupérer de vieux journaux pour les PUF (Presses Universitaires de France), qui le payait, lui et trois autres jeunes, selon le poids du papier journal récupéré.

Avec tous les amis français – tous de gauche- que se fit Chavarria, la politique fut le sujet majeur des conversations. Il y avait là des anars, des trotskistes, quelques catholiques. Mais Yvonne était plutôt communiste orthodoxe. Bien que non militant, Chavarria collaborait de « *tout cœur et avec beaucoup d'orgueil* » dans diverses tâches du PC français, coller des affiches de nuit, vendre la presse du Parti, soutenir des actions de grève et toute manifestation dans Paris même.

« Cela fut le plus important de mon premier séjour en France. A la lumière de ce que j'appris avec Yvonne, ma vision du monde changeait tout à fait »

« Maintenant conscient qu'une grande partie de la beauté de Paris provenait de siècles de colonialisme, de pîraterie (pirateria) et de rapacité, je ne ressentais plus cette francophilie sans discrimination, impétueuse, héritage de ma mère bonapartiste »

Ses lectures sur la XIX^e en Europe et l'influence de la pensée marxiste mirent clairement en évidence la « *brutalité de la bourgeoisie française. En effet, elle était la même qui avait fait de Jean Valjean une victime* ».

« Toutefois, le prolétariat français, ses artistes, ses scientifiques, les socialistes utopiques, et surtout la grande prouesse libertaire de 1789, avec sa suite que fut la Commune de Paris, m'ont rendu plus fort et donné un cadre pour toujours à mon amour pour la France ».

A la lecture de Chavarria, on serait tenté de préciser : ...pour une certaine France. Qui exclut le colonialisme, l'invasion du Mexique, la politique française en Indochine, en Algérie...

Extrait de la page155

Aunque peque de recalcitrante, me interesa machacar que unos años después de mi estancia en París, cuando me afilié al Partido Comunista uruguayo, no me movía mi participación en el movimiento obrero o estudiantil de mi país, ni el haber sufrido en carne propia la injusticia de un gobierno represivo, ni porque algún capitalista me sacara demasiada plusvalía. Mi primer paso rumbo al comunismo lo di acicateado por la lectura de *Los miserables*, a los doce años. Aquella novela aportó a mi formación ideológica mucho más de lo que me aportaran mi propio padre, mis estudios sobre la historia universal y el conjunto de la literatura uruguaya. Sé que no propongo con esto nada nuevo.

Según Lenin, el marxismo se apoya sobre el trípode de la filosofía clásica alemana, la economía política inglesa y el socialismo utópico francés. Yo estoy de acuerdo con esto, pero añadiría que el mundo le debe también mucho heroísmo y sacrificios al proletariado parisino, gestor de las más importantes agitaciones del siglo XIX europeo, que convirtieron a Francia en el mayor y más coherente escenario para el estudio de la burguesía en ascenso. La gran revolución de 1789, la de 1830, la de 1848, la Comuna de París, la Guerra Franco-Prusiana, constituyen hitos del gran proceso de rebeldía popular europea, desde la toma de la Bastilla hasta la Revolución de Octubre. Y por si fuera poco, sobre cada una de estas etapas, Francia aporta el testimonio de primera mano de figuras como el propio Victor Hugo, Balzac, Stendhal, Flaubert, Zola, Maupassant, Anatole France, cuyo talento literario describe de manera inmejorable los acontecimientos de su época. El propio Marx decía que la *Comedia Humana* de Balzac era una de las fuentes más sintéticas para entender el siglo XIX francés.

Recuerdo ahora una conmovedora reseña, creo que de la

« Ma francophilie demeura limitée à la France qui a tant contribué à ouvrir les yeux de la militance progressiste latino-américaine et mondiale, la France de René Descartes, de Rousseau, des utopistes Saint-Simon, Fourier, Babeuf ...Enfin la France de Victor Hugo, dont les Misérables, comme je l'ai répété à diverses reprises, m'ont formé dans mon opposition à la société bourgeoise et ses lois »

Quelques lignes plus loin, comme s'il fallait le dire une nouvelle fois, Chavarria est catégorique: *« Mon premier pas vers le communisme je le fis stimulé par la lecture de Los Miserables, j'avais 12 ans. Ce roman apporta à ma formation idéologique beaucoup plus que ce m'ont apporté mon père, mes études sur l'histoire universelle et la totalité de la littérature uruguayenne »*

Il va même jusqu'à compléter le marxisme de Lénine lui même: *« J'ajouterais que le monde doit beaucoup au prolétariat parisien par son héroïsme et ses sacrifices »*. Comme si cela n'était pas suffisant, la France apporte le témoignage de première main de figures comme Victor Hugo, Balzac, Stendhal, Flaubert, Zola,

Maupassant, Anatole France, dont le talent littéraire décrit pour lui d'excellente manière, les événements de leur époque. **Page 164**

Esto fue lo más importante de mi primera estancia prolongada en Francia. A la luz de lo que aprendiera con Yvonne, cambió por completo mi visión del mundo. Ahora, consciente de que gran parte de la belleza de la ciudad provenía de siglos de colonialismo, piratería y rapacidad, ya no sentía aquella francofilia indiscriminada, impetuosa, herencia de mi madre bonapartista. Mis lecturas sobre el siglo XIX en Europa y la influencia del pensamiento marxista, me desnudaron en toda su brutalidad a la burguesía francesa. En efecto, era la misma que victimizara a Jean Valjean.

Sin embargo, el proletariado francés, sus artistas, científicos, los pensadores de la Ilustración, los socialistas utópicos, y sobre todo la gran proeza libertaria de 1789, con su secuela decimonónica coronada por la Comuna de París, me reavivaron y delimitaron para siempre las fronteras de mi amor a Francia, que excluye el colonialismo brutal y rapaz, abusador de pueblos indefensos en el África, el Asia, el Caribe; y excluye a la Francia invasora de México, y a la de los paracaidistas *pièds noirs* expoliadores y opresores del pueblo argelino, y la que enviara sus Cuerpos Expedicionarios a Indochina, derrotada por los vietnamitas en Dien Bien Phu; y excluye también a decenas de celebridades del pensamiento, el arte, la industria de la moda y otros fraudes; o cierta literatura, como la de Henri de Montherlant, que justificaba la esclavitud de los negros en los algodones de la Luisiana para así conservar, según decía, la antigua belleza de unas manos de mujer.

Mi francofilia quedó restringida a la Francia que tanto contribuyera a abrir los ojos de la militancia progresista latinoamericana y mundial: la Francia de René Descartes, de Rousseau, de los utopistas Saint-Simon, Fourier, Graco Babeuf guillotinado durante la Reacción Termidoriana, mucho antes de nacer Karl Marx, por su programa de abolir la propiedad privada y el derecho de herencia; en fin, la Francia de Victor Hugo, cuyos *Miserables*, como ya he repetido en varias ocasiones, me iniciaron en la oposición a la sociedad burguesa y sus leyes.

164



« Marx lui-même disait que la *Comédie Humaine* de Balzac était une des sources les plus synthétiques pour comprendre le XIX e » (photo) « Pour cela, Victor Hugo, patrimoine de l'humanité, est tellement mien, et tant latino-américain et universel, comme pour n'importe quel Français. Egaleme nt m'appartiennent Aristote, Cervantes, Shakespeare, Dante, Omar Khayyâm, Karl Marx, Dostoïevski, Neruda, ainsi que des centaines de lumières nées n'importe où, à travers

l'histoire.

« De toutes les façons, ma francophilie, née sous l'influence de ma mère, fortifiée par Verne, Dumas, Zola et autres, ébranlée après les Misérables et mes déceptions parisiennes, a resurgi lors de mes 20 ans, mais redéfinie, murie, sélective et a perduré ainsi tout au long d'un demi- siècle ».

Quant à Paris...Interrogez Chavarria sur Paris. Qui occupe une place à part dans sa vie d'octogénaire. Il n'a jamais su expliquer pourquoi, mais à chacun de ses voyages à Paris, il a été envahi par une profonde tristesse, à Paris seulement. Nulle part ailleurs, y compris Montevideo où il vécut 25 ans.

Il parle de nostalgie poignante (lacerante), d'émotion pathétique. Il ne cherche plus aujourd'hui à comprendre. Il ne croit pas à la survie de l'âme. Sinon, *« il n'y aurait aucun doute que Paris serait le lieu d'une des mes meilleures vies antérieures ».*

(mp)